

APPROFONDIR LA DÉMOCRATIE AVEC JOHN DEWEY

LUTTES CONTRE
L'INJUSTICE, PRATIQUES
ÉPISTÉMIQUES ET
MOUVEMENTS SOCIAUX

JUSTO SERRANO ZAMORA

Comment l'œuvre de Dewey nous aide-t-elle à rendre compte du potentiel de démocratisation des luttes sociales, tout en mettant l'accent sur leurs activités d'enquête* ? Au-delà des approches délibératives, une approche deweyenne montre comment les mobilisations collectives, qui visent à produire des « cadres d'injustice » et à promouvoir des « relations justes », ont le potentiel d'approfondir la vie démocratique. Mon argumentation s'organise en trois temps. Tout d'abord, elle montre comment, pour Dewey, les « pratiques épistémiques » – d'identification, de définition et de résolution de problèmes sociaux – conduisent au changement des normes de participation et d'inclusion de façon extensive et intensive. Ensuite, elle examine la manière dont le modèle expérimentaliste de Dewey médiatise l'approfondissement de la démocratie et la lutte pour la justice : le besoin d'intégrer le maximum de perspectives et de les rendre compatibles les unes avec les autres que l'on éprouve la nécessité d'explorer les normes hégémoniques de la pratique politique. Enfin, elle identifie des éléments d'expérimentalisme démocratique dans trois pratiques d'enquête : « *consciousness-rising* », « *testimonio* » et « *conricerca* », et tente de montrer leur potentiel de changement de notre compréhension de la politique.

MOTS-CLEFS : APPROFONDISSEMENT DÉMOCRATIQUE ; MOUVEMENTS SOCIAUX ; PRATIQUES ÉPISTÉMIQUES ; JOHN DEWEY ; ARTICULATION ; CONTRE-HÉGÉMONIE.

* Justo Serrano Zamora est chercheur en post-doctorat à l'Université de Groningen sur le projet « Democracy and its Futures : Between Governance and Counter-Publics » [justserrano@gmail.com].

Beaucoup d'observateurs s'inquiètent des tendances régressives que l'on constate dans les sociétés actuelles (Heiselberger, 2017). La théorie politique s'interroge ainsi sur la capacité de certains mouvements sociaux à donner à la démocratie une nouvelle impulsion et à offrir une parade à la crise politique. Dans ce contexte, les luttes féministes et écologistes, ou les batailles contre les politiques européennes d'austérité, joueraient un rôle déterminant. Face à une crise politique qui a son expression maximale, d'un côté, dans l'apathie généralisée et la défection des partis et des syndicats et, de l'autre, dans le retour de l'autoritarisme et des valeurs de l'extrême-droite, certains courants féministes et écologistes opèrent non seulement comme un vecteur de résistance à la régression institutionnelle et culturelle, mais aussi comme un *moteur d'approfondissement de la démocratie*¹. Dans cette mesure, ils sont en accord avec les commentaires que publiait John Dewey sur la crise économique et politique des années 1920 :

Le vieil adage selon lequel « le remède aux maux de la démocratie c'est plus de démocratie » n'est pas approprié si l'on prétend remédier aux maux en introduisant davantage de mécanismes analogues à ceux qui existent déjà [...]. Mais cet adage peut aussi indiquer la nécessité de revenir à l'idée même de démocratie, de clarifier et d'approfondir la compréhension que nous en avons et d'employer ce sens à une critique et à une reformulation de ses manifestations politiques. (Dewey, 1927/2010, LW2 : 144 ; notre traduction)

Le réformisme démocratique de Dewey visait un complexe institutionnel et pratique qui allait au-delà des valeurs du libéralisme individualiste. Contre cette vision libérale de la démocratie, selon laquelle les institutions et pratiques démocratiques réalisent la liberté des individus, en toute abstraction de leurs rapports sociaux, il fallait comprendre et mettre en œuvre des pratiques et des institutions politiques qui incarnent des *principes de coopération sociale*. De la même manière, pour certains mouvements féministes et écologistes, mais

aussi pour certaines mobilisations contre-hégémoniques (Fraser, 2001), la « solution » aux problèmes de la démocratie néolibérale semble résider dans l'approfondissement de la nature sociale, voire coopérative, de ces pratiques et de ces institutions aujourd'hui en crise (Johnson, 2018 ; Della Porta, 2017). Ce travail de démocratisation met en cause les prémisses atomistes du libéralisme individualiste, selon lequel la formation d'une volonté collective ne peut passer que par l'agrégation de préférences et d'opinions déjà formées dans la sphère privée. Pour que la démocratie survive dans un contexte de globalisation néolibérale, avec ses conséquences régressives, ces mouvements sociaux réclament l'institutionnalisation de nouvelles formes de discussion et de participation politique, de nouveaux mécanismes d'inclusion et de communication entre les citoyens (Serrano Zamora, 2015). Il s'agit d'injecter de l'horizontalité dans les processus de formation de volonté collective et de prise de décision (Della Porta, 2017 ; Maeckelbergh, 2009). Ces mouvements développent et éprouvent cette exigence comme un moment nécessaire et concret de leur organisation interne et de production de savoir situé – une expérience collective sur la base de laquelle les demandes de démocratisation des sociétés néolibérales sont formulées.

Cet article se propose d'esquisser un cadre théorique et normatif afin de rendre compte de la capacité des mouvements sociaux de mettre en pratique, dans leur organisation interne, un processus de démocratisation de leurs pratiques, en leur donnant un caractère plus inclusif et coopératif (Della Porta, 2009, 2013, 2017). Il le fera en mettant l'accent sur une dimension politique restée jusqu'à présent peu explorée dans la littérature, et pourtant, à nos yeux, d'une extrême importance : *la dimension épistémique des mobilisations collectives*². La thèse centrale de cet article est que ce sont les efforts des membres de ces collectifs mobilisés, souvent minoritaires et opprimés, pour rendre compte de leurs expériences, pour articuler leurs problèmes, pour proposer des solutions et pour contribuer à leur mise en œuvre et à leur évaluation, qui sont souvent à la racine de la démocratisation. Ces pratiques politiques locales sont tout d'abord mises

en œuvre dans l'organisation interne de ces mouvements sociaux comme réponse aux besoins épistémiques du groupe, mais elles ont aussi des conséquences dans la sphère publique, en contribuant à engendrer de nouvelles cultures politiques.

Bien sûr, il n'est pas question d'affirmer que tout mouvement social, sous quelque forme qu'il apparaisse, a un pouvoir de démocratisation, en interne ou en externe. Même ceux qui se réclament de la démocratie et de sa radicalisation peuvent en faire un usage idéologique : les idéaux servent parfois à justifier ou à dissimuler des pratiques de nature anti-démocratique (Della Porta, 2017). Mais nombre de mouvements sociaux, dont le premier objectif n'était pourtant pas de lutter pour des droits civiques ou politiques, ont constitué historiquement et constituent encore des moteurs de la démocratie et de son approfondissement. Ils ont compris que l'approfondissement de la pratique démocratique est une « condition méthodologique » pour comprendre la nature des situations problématiques auxquelles ils sont confrontés, et pour inventer, sélectionner et réaliser certaines des solutions possibles.

En développant cette thèse, nous souhaitons corriger ce que nous considérons être un déficit des théories délibératives qui prétendent rendre compte du progrès démocratique, de ses dynamiques et de ses fondements normatifs, aussi bien que du rôle que peuvent jouer les mouvements sociaux dans ce progrès. Or, comme nous allons le voir lors de la discussion, l'approfondissement démocratique est souvent pensé comme le produit du seul travail herméneutique orienté directement vers des principes et des valeurs démocratiques de la modernité telles que l'auto-détermination, l'égalité ou l'inclusion politique – et les normes qui en dérivent, par exemple celles qui régulent l'inclusion politique, la distribution des conditions de participation politique, les processus légitimes de communication et les procédures de prise de décision. Dans ce cadre délibératif, la source motivationnelle de l'approfondissement de la démocratie est liée directement au

changement des valeurs et des normes incarnées dans les pratiques et les institutions politiques.

Le rôle historique joué par cette dynamique interprétative est indéniable. Mais la focalisation sur les normes et les valeurs se fait au détriment des motifs purement épistémiques : ici, la raison immédiate des innovations pratiques est le besoin des individus de transformer la vie politique, dont ils sont exclus de participation³, afin de pouvoir identifier, définir et résoudre des problèmes qui les concernent. Le rôle historique de cette deuxième force motivationnelle doit être ressaisi si nous souhaitons rendre compte du pouvoir de démocratisation de nombre de mouvements sociaux qui ne sont pas directement concernés par l'injustice politique, mais qui ont affaire à des problèmes tels que la crise écologique, les droits LGBTQ+, les droits des travailleurs, et à des problèmes plus spécifiques comme les problèmes de logement dans les grandes villes globales (Colau & Alemany, 2013), la recherche de vérité dans les crimes commis par des dictatures latino-américaines (Diaz, 2012) ou les dangers liés à la sécurité dans les centrales nucléaires (Ghis Malfilatre, 2017a, 2017b).

Nous allons présenter notre cadre théorique en trois temps.

Premièrement, nous proposons un modèle de transformation des pratiques et des institutions démocratiques fondé sur les œuvres d'Axel Honneth et de John Dewey. Ce modèle relève d'une double dynamique : d'un côté, une dynamique interprétative, celle de la lutte pour la reconnaissance des exclus comme sujets politiques et, de l'autre côté, une dynamique épistémique, qui résulte des opérations d'identification, de définition et de résolution de problèmes dans des enquêtes menées dans la sphère publique. Ce qui nous intéresse ici, c'est de montrer qu'à côté des processus herméneutiques, à la racine des luttes pour la reconnaissance politique, des processus épistémiques sont à l'œuvre dans les mouvements sociaux. Ceux-ci ne s'engagent pas seulement pour changer les pratiques et les institutions politiques existantes parce qu'elles excluent injustement

certaines minorités, mais aussi parce que ces pratiques et institutions se montrent incapables de remplir une fonction d'identification, de définition et de résolution de situations problématiques.

Dans un deuxième temps, la théorie de l'enquête de John Dewey va être mise à l'épreuve des « pratiques épistémiques », soit des « pratiques d'enquête » des mouvements sociaux. Celles-ci font partie de leur répertoire d'action. Elles assurent leurs conditions de production et de reproduction cognitive. L'expérimentalisme de Dewey offre des ressources logiques pour comprendre la capacité d'innovation et de critique contre-hégémonique des pratiques d'enquête des mobilisations collectives. Cette exploration de Dewey accomplie, nous examinerons le pouvoir d'articulation et d'expression de ces enquêtes collectives. Celles-ci ne découvrent pas une réalité pré-donnée, mais opèrent plutôt comme un processus, mi-passif, mi-actif, que nous qualifierons de « processus d'articulation », où les situations, les idées, les intérêts et les identités émergent progressivement comme des entités déterminées.

Nous choisirons alors quelques exemples de pratiques épistémiques : les groupes de conscientisation (*consciousness-raising groups*), le « *testimonio* » en Amérique latine et la « *conricerca* » des usines italiennes. Ce qui nous intéresse dans ces pratiques épistémiques c'est, d'un côté, le fait qu'elles jouent un rôle contre-hégémonique en contribuant à identifier des problèmes et à créer des hypothèses de rechange, tout en questionnant les rapports de pouvoir existants. D'un autre côté, ces pratiques épistémiques modifient la compréhension des pratiques politiques en les démocratisant. Nous aurons là un test de la fécondité du cadre théorique et normatif développé dans la première partie : à côté des luttes directes contre l'exclusion politique, les luttes contre l'injustice ont indirectement servi à approfondir la démocratie à partir des besoins épistémiques de production de points de vue contre-hégémoniques.

Dans un troisième temps, nous montrerons comment notre perspective épistémique sur les mouvements sociaux – inspirée de la théorie de l'enquête de Dewey – peut contribuer à une reformulation « processualiste » de la théorie de la sphère publique développée par Nancy Fraser (1992), à partir de sa critique du livre sur les « transformations des structures de la publicité » par Jürgen Habermas (1962/1997). Plutôt que de penser la sphère publique comme traversée par des conflits entre des points de vue hégémoniques et contre-hégémoniques, il faudrait parler de *processus d'apprentissage collectif et de formation de cultures d'enquête*, moyennant un travail de critique contre-hégémonique. La sphère publique doit donc être pensée comme un lieu d'émergence d'une pluralité de cultures d'enquête, où différentes « opérations d'enquête » et « cultures politiques » sont en rapport d'interaction les unes avec les autres.

QU'EST-CE QUE VEUT DIRE « APPROFONDIR LA DÉMOCRATIE » ? UNE APPROCHE HONNETHIENNE-DEWEYENNE

Depuis une dizaine d'années, Axel Honneth (2015) a développé une théorie des pratiques et des institutions politiques de la modernité, en proposant un récit historique et normatif du progrès social. L'approfondissement de la démocratie est pensé à partir de la genèse de normes qui régulent ces institutions et les pratiques démocratiques. Ces normes restent souvent implicites dans les pratiques ordinaires, bien qu'elles en soient constitutives, au sens où la non-conformité des pratiques à ces normes met en question leur nature démocratique, ainsi que celle des organisations ou des mouvements où ces pratiques adviennent. Ces normes immanentes aux pratiques politiques ne sont pas des entités invariables ; au contraire, elles ne cessent de se transformer, tout comme les formes d'interprétation que les acteurs sociaux peuvent en avoir.

Les théories de la démocratie identifient souvent un certain nombre de ces normes constitutives qui régulent les pratiques

démocratiques. Dans le contexte de la théorie délibérative de la démocratie, Iris Marion Young parle de normes d'inclusion, d'égalité politique, de raison et de publicité (2001 : 23-24). Ces normes restent relativement abstraites au sens où elles peuvent être comprises et mises en pratique de manières très différentes. Est-ce que la norme d'inclusion politique, par exemple, inclut des groupes exclus de la pratique politique tels que les immigrés ? Quelles politiques distributives sont nécessaires pour une participation politique qui soit égalitaire ? Quelles formes de participation et de représentation réalisent l'égalité politique ? Qu'est-ce que veut dire être « rationnel » en politique ? La question de la nature démocratique d'une institution, d'une organisation ou d'un mouvement ne se tranche pas eu égard à la seule conformité à des normes formulées dans l'abstrait, mais aussi aux modes de réalisation de ces normes. Elle se joue dans le travail d'interprétation qui en est fait plus ou moins satisfaisant, plus ou moins « profond ».

Ici se pose la question du critère selon lequel juger la qualité démocratique des interprétations spécifiques de ces normes des pratiques politiques. Axel Honneth nous offre une clé théorique. Il nous dit qu'elles dérivent d'un idéal normatif encore plus général que celui de la démocratie, à savoir, celui de la « liberté sociale » (*soziale Freiheit*). La liberté sociale consiste en un rapport de coopération entre les membres d'une communauté, où chaque individu rencontre la possibilité d'articuler et de réaliser les fins des autres, tout comme la possibilité d'articuler et de réaliser ses propres fins (Honneth, 2015). Dans le cas de la pratique politique, la liberté sociale est réalisée comme un *processus de « coopération réflexive »* dans la formation d'une volonté collective autour de questions d'intérêt public. Les normes qui guident la pratique démocratique doivent être alors comprises comme dérivées de cet idéal plus général dans la sphère politique. Et c'est précisément en donnant une forme plus coopérative aux interprétations de la liberté et égalité politiques que l'on peut parler ici d'approfondissement démocratique.

Cette proposition théorique consistant à faire de la « coopération réflexive » un critère d'évaluation et de transformation des interprétations des normes immanentes aux pratiques politiques, Honneth la développe dans un article de 1998, « Democracy as Reflexive Cooperation : John Dewey and the Theory of Democracy Today ». Elle est un aspect central de l'œuvre de Dewey, même si celui-ci n'utilisait pas le terme de « liberté sociale ». Selon la thèse développée dans *Le public et ses problèmes* (1927/2010), les idéaux de la Révolution française, qui ont servi de guides normatifs dans l'histoire des institutions politiques du libéralisme traditionnel, ont été interprétés d'une façon purement individualiste. Cela pose un problème, puisque ces institutions ne sont pas capables d'assurer les conditions de leur propre survie dans des conditions de complexité et pluralité (*ibid.* : chap. 4). Il vaut la peine de reproduire cette citation de Dewey :

Les conceptions et les schibboleths qui sont d'ordinaire associés à l'idée de démocratie ne prennent un sens véridique et effectif que lorsqu'ils sont interprétés comme les marques et les traits d'une association qui réalise les caractéristiques déterminantes d'une communauté. La fraternité, la liberté et l'égalité isolées d'une vie communautaire sont des abstractions sans issue. Leur affirmation séparée mène à un sentimentalisme à la guimauve ou à une violence extravagante et fanatique qui finit par anéantir ses propres objectifs. L'égalité devient alors un credo en une identité mécanique qui est fausse dans les faits et impossible à réaliser. [...] La liberté est alors perçue comme une indépendance des liens sociaux et aboutit à la dissolution ou à l'anarchie. Il est plus difficile de séparer l'idée de fraternité de celle de communauté et c'est pourquoi elle est soit ignorée en pratique dans les mouvements qui identifient la démocratie à l'individualisme, soit réduite à une étiquette sentimentale. Dans son juste lien avec l'expérience communautaire, la fraternité est un autre nom pour les biens appréciés qui s'engrangent dans une association volontaire à laquelle tous prennent leur part et qui oriente la conduite de chacun. La liberté est cette libération en confiance

et cette réalisation des potentialités personnelles qui ne se produisent que par une association riche et multiple avec d'autres [...]. L'égalité désigne la part libre que chaque membre de la communauté reçoit sans entrave comme conséquences de l'action associée. (*Ibid.* : 229-330)

Ce que l'on trouve, chez Dewey, comme chez Honneth, c'est l'idée qu'un approfondissement de la démocratie implique l'intensification de la coopération dans les processus de formation et de réalisation de la volonté collective. Dans la citation ci-dessus, cet approfondissement prend la forme d'une interprétation « communautaire » des principes de la société moderne – liberté, égalité, fraternité – formulés par les révolutionnaires français. Ou encore, il prend la forme d'un approfondissement des pratiques et des institutions démocratiques dans le sens d'une « coopération réflexive » qui irrigue le projet deweyen de transformer la grande société des individus atomisés en une « grande communauté » d'individus, entretenant des relations d'interdépendance et d'interrelation les uns avec les autres, moyennant l'exercice de leur intelligence collective⁴.

UNE DYNAMIQUE ÉPISTÉMIQUE D'APPROFONDISSEMENT DE LA DÉMOCRATIE ?

Honneth et Dewey ont donc des visions à première vue convergentes des critères normatifs de cet « approfondissement démocratique ». Or, si nous examinons les facteurs et les causes qui sont à la source de la transformation des normes de la pratique politique, les analyses de Honneth et de Dewey se mettent à diverger, au moins partiellement. D'un côté, Honneth, en s'appuyant sur Mead (1934/2006), part de la présence de processus intersubjectifs d'interprétation des normes abstraites pour expliquer cette dynamique collective : le progrès social et politique dérive de la lutte pour la reconnaissance de ceux qui sont exclus, en se battant contre l'hégémonie des normes dominantes des pratiques politiques. De l'autre côté, Dewey introduit une deuxième dynamique collective en parallèle à la lutte pour

la reconnaissance, celle pour laquelle nous réservons le nom de « pratiques épistémiques ». Cette dynamique collective n'est pas seulement compatible avec la lutte pour la reconnaissance de besoins et de droits, qui est au cœur des préoccupations de Honneth, mais elle est très souvent un moteur indépendant de transformation de la vie collective. Le potentiel démocratique de beaucoup de luttes sociales est de cet ordre⁵.

Commençons donc par la dynamique de la transformation politique telle qu'elle est esquissée par Honneth. Les normes démocratiques peuvent s'approfondir précisément grâce à leur caractère abstrait. Pour Honneth, nous pouvons retracer une histoire des interprétations spécifiques de ces normes, dès lors qu'elles ont entraîné l'exclusion ou à l'inclusion de minorités dans les pratiques et dans les institutions politiques. Ceux qui sont restés historiquement exclus, marginalisés ou désavantagés par l'interprétation institutionnalisée des normes politiques, ont appris à les réinterpréter dans un sens où elles respectent la valeur de leur individualité – et ne les excluent plus. Par exemple, l'interprétation « masculine » spécifique de la norme d'inclusion politique, du temps du suffrage universel, a été réinterprétée par les mouvements « féministes » comme injuste et inadéquate : elle ne réalisait pas la promesse d'inclusion inhérente à sa formulation universaliste. Pour Honneth, ceux qui sont restés exclus des pratiques politiques apprennent, à un certain moment, à se percevoir comme des « sujets politiques » comme les autres et réclament que justice soit faite. Ils entament une lutte pour la reconnaissance ayant pour but leur inclusion institutionnelle, ce qui va de pair avec une transformation des pratiques et des institutions (Honneth, 2000).

De son côté, Dewey offre une approche qui, tout en incluant le modèle honnethien de la lutte pour la reconnaissance, rend aussi compte de cette deuxième dynamique du progrès démocratique : la dynamique « épistémique ». Par ce choix terminologique, nous souhaitons rendre compte du fait que la transformation des normes démocratiques peut être l'effet direct des *besoins d'enquête* d'un groupe qui

reste exclu, désavantagé ou marginalisé et qui accuse institutions et pratiques politiques d'être responsables de sa condition. Elles sont déficientes quand il s'agit d'identifier, de définir, d'expliquer et d'éliminer ses problèmes spécifiques. Parler de la dimension épistémique de la pratique politique veut dire parler de *sa capacité à reconnaître, articuler et résoudre des problèmes sociaux*, en les indexant ou non sur la quête d'un intérêt public. Or, pour Dewey ces problèmes publics sont caractérisés par la présence d'une dimension normative, qui peut être à l'avant-scène ou à l'arrière-plan, mais qui est toujours présente comme élément constitutif d'un problème public. Cette dimension normative concerne l'incapacité des rapports sociaux, devenus « problématiques », à promouvoir le double mouvement par lequel les facultés spécifiques des individus peuvent être développées tout en contribuant au « bien commun » (*common good*) de l'ensemble de la société. Dewey a réservé les termes de « communauté » (*community*) et de « croissance » (*growth*), entendue comme « élargissement de l'expérience », pour renvoyer à ce double élément normatif central à sa philosophie :

L'idée de bien commun, de bien-être général, requiert toutefois une interprétation soignée. On peut dire du bien-être ce que l'on a dit de l'idée apparentée du bonheur, qu'il faut se garder de lui donner un sens déterminé. Puisqu'il inclut l'accomplissement harmonieux de toutes les capacités, il croît au fur et à mesure que de nouvelles potentialités sont révélées. Il se développe alors que des changements sociaux offrent de nouvelles opportunités de développement personnel. (Dewey, 1932/1985 : 345)

Or, dans une société où règnent l'isolement et l'inégalité :

Le revers de la médaille est le fait que tout privilège spécifique restreint la vision de ceux qui le possèdent, ainsi que les possibilités de développement de ceux qui ne le possèdent pas. Une part très considérable de ce que l'on considère être l'égoïsme propre à l'humanité est le produit d'une distribution inéquitable

du pouvoir – inéquitable parce qu'elle exclut certaines conditions qui favorisent et orientent les capacités, tout en produisant une croissance unilatérale de ceux qui détiennent des privilèges. (*Ibid.* : 347)

Même s'il s'agit d'une conception normative des rapports sociaux assez controversée (Honneth, 1998) et qui ne fait pas consensus parmi ses interprètes (Pappas, 2008), nous pouvons comprendre, à la lumière de ces considérations, en quoi consiste la dimension épistémique des pratiques démocratiques. Il s'agit, pour Dewey, de la capacité d'identifier, d'articuler et de résoudre des problèmes publics, ce qui engendre ou promeut des rapports sociaux par où les individus réalisent leurs capacités tout en contribuant au bien-être de la communauté⁶. Sans partager une lecture téléologique de la croissance comme fin ultime de la moralité (Pappas, 2008), on peut accepter que l'enquête collective favorise l'approfondissement de la coopération dans les pratiques politiques et la poursuite de rapports sociaux plus « égalitaires » ou « justes » (ou moins injustes). Reconnaître, articuler et résoudre des problèmes publics veut dire identifier, articuler et proposer des alternatives à des rapports sociaux qui infligent des torts ou engendrent de l'injustice – rendre la vie collective plus inclusive et coopérative.

Après cette clarification, nous pouvons alors concevoir la dynamique de transformation des pratiques politiques des sociétés démocratiques comme étant souvent marquée par un double mouvement : d'un côté, premier mouvement, décrit par Honneth, mais aussi par Dewey, la lutte pour la reconnaissance, c'est-à-dire, la lutte pour la réinterprétation des normes instituées de la pratique politique, de la part de ceux qui ont appris à se percevoir et à s'autoproduire comme des sujets politiques de plein droit ; de l'autre côté, second mouvement, l'émergence du besoin épistémique d'avoir de nouveaux points de vue sur le monde social, de découvrir de nouveaux problèmes, de forger de nouvelles hypothèses de transformation du monde social, d'imaginer des formes novatrices de mise en pratique de ces

hypothèses, et ainsi de suite. Tout cela amène les individus à vouloir transformer leurs habitudes collectives dans un sens inclusif et coopératif.

Bien qu'ils soient indépendants l'un de l'autre, pour Dewey, ces deux mouvements sont loin d'être incompatibles : souvent, la lutte pour la reconnaissance politique est accompagnée par des considérations de nature épistémique⁷. Plus encore, la volonté de satisfaire certains besoins épistémiques, par exemple celui de reconnaître, d'articuler et de résoudre une situation injuste, peut être à la racine de la découverte subjective par un acteur contestataire de sa propre valeur – ce qui connecte les deux dynamiques. Ainsi, à partir de leurs expériences de participation, ceux qui répondent activement à la nécessité de résoudre certains problèmes (par exemple, la lutte contre le déni du droit à l'éducation ou au logement, ou contre le déni de sécurité ou de participation politique), mais qui sont formellement ou informellement exclus des pratiques politiques, peuvent apprendre à se percevoir comme des sujets porteurs de droits politiques et à se battre pour être inclus et respectés par les institutions politiques. En d'autres termes, des efforts pour satisfaire un besoin épistémique peuvent créer les conditions pour la naissance d'une lutte pour la reconnaissance ; inversement, la lutte pour la reconnaissance peut conduire à satisfaire des besoins épistémiques, ce qui renforce la valeur des transformations engendrées par la lutte.

Arrêtons-nous sur un exemple où les besoins épistémiques immédiats d'un collectif l'ont amené à repenser le sens de la pratique de la démocratie telle que nous sommes habitués à la concevoir, à savoir, la *Plataforma de Afectados por la Hipoteca* (PAH) en Espagne. La lutte pour le droit au logement a amené certains groupes traditionnellement exclus de la pratique politique à se percevoir comme des citoyens de plein droit, à réclamer des droits politiques, à se revendiquer comme des acteurs politiques, et à faire avancer des revendications politiques d'approfondissement de la démocratie. La PAH a réuni en son sein des collectifs très différents, affectés par la crise du

logement – dont des représentantes des femmes immigrées d'Amérique Latine (Suárez, 2014). Après des décennies sans présence publique, ni activité politique, ces femmes, fortement affectées par la crise du logement, ont rejoint la PAH afin d'améliorer leur situation personnelle et familiale. Elles ont organisé des marches de protestation, participé à des réunions et débats, appelé à des actions de solidarité. Avec le temps et la maturation de leurs expériences dans la PAH, elles ont appris à se concevoir comme des sujets politiques, dotés d'un droit légitime et de la capacité informelle de participer à la vie de la cité (*ibid.*). De cette façon, elles sont devenues, pour une certaine période, un groupe politiquement mobilisé dans la sphère publique en Espagne.

L'identification d'une dynamique épistémique de la pratique politique qui ne peut pas être réduite à la dynamique herméneutique esquissée par Honneth est, à notre avis, un pas essentiel pour comprendre la puissance de démocratisation d'un certain nombre de mouvements sociaux. Car c'est précisément la nécessité éprouvée par les citoyens de contribuer à la définition et à la résolution des problèmes qui les affectent, qui joue comme un moteur d'approfondissement de la démocratie. Cela dit, nous n'affirmons pas, sur le plan normatif, qu'une pratique devienne plus démocratique en se limitant à mieux définir et résoudre des problèmes publics : elle ne l'est que si elle réalise les valeurs et les normes démocratiques dans un sens plus inclusif et coopératif. Néanmoins, il est essentiel, pour une théorie capable de rendre compte du pouvoir de démocratisation des mouvements sociaux, de remarquer que c'est souvent l'effort de mieux définir et résoudre des problèmes qui motive directement les acteurs à socialiser leurs pratiques.

LA DÉMOCRATISATION PAR LES MOUVEMENTS SOCIAUX : LA NOTION DE « PRATIQUES ÉPISTÉMIQUES »

Le terme « *épistémique* », au sens élargi, peut inclure des éléments tels que l'articulation collective de nouveaux problèmes publics, la critique des conditions sociales existantes, l'engendrement de propositions de transformations pratiques, mais aussi, très souvent, la mise en œuvre de solutions à petite échelle, de changements législatifs ou de politiques publiques, en contrepoint de l'évaluation locale de leurs conséquences. Reprenons l'exemple de la PAH, ce mouvement qui lutte pour le droit au logement dans un contexte de crise économique où les personnes affectées sont systématiquement culpabilisées par la perte de leur logement. Ce mouvement a dû produire des versions moins restrictives du droit constitutionnel espagnol au logement, offrir une vision alternative des dynamiques structurelles et des intérêts collectifs qui se cachent derrière certains développements économiques et juridiques, mais il a aussi dû être capable, entre autres, de montrer à un plus large public la faisabilité des réformes proposées.

C'est dans ce sens élargi que nous parlons de « pratiques épistémiques », que nous comptons ici reconstruire dans une perspective pragmatiste et critique. Il s'agit de pratiques d'enquête que nous distinguons sur le plan analytique d'autres pratiques de mobilisation qui coexistent et, très souvent, s'entremêlent avec elles. En effet, s'il est absurde de nier que l'organisation d'une protestation, par exemple, puisse inclure une dimension d'articulation et d'application des savoirs caractéristiques des pratiques épistémiques, ce serait une erreur de nier les dimensions esthétique, émotionnelle et rhétorique de l'enquête collective. En fait, avec cette notion de « pratiques épistémiques », nous ne gagnons pas seulement une perspective analytique, utile pour distinguer entre différentes dynamiques normatives, mais aussi une perspective féconde pour disséquer les dynamiques de mobilisation collective. Quel est le rapport entre les pratiques visant la production de savoirs et l'organisation interne d'un

mouvement ? Quelles sont les expériences d'enquête qui prennent place dans une mobilisation et selon quelles modalités sont-elles reliées à la hiérarchie d'un mouvement ? Quel est le rapport entre l'autorité de pratiques épistémiques et les processus internes de prise de décision ? Et, plus généralement, dans quelle mesure les pratiques épistémiques contribuent-elles à l'approfondissement de la démocratie, à l'intérieur d'un mouvement social et dans ses conséquences pour le reste de la société⁸ ?

Les pratiques d'enquête sont donc responsables des conditions cognitives des mobilisations collectives, au moins de quatre façons typiques.

En premier lieu, les mouvements sociaux donnent naissance à des savoirs, en langage deweyen, sur des situations indéterminées. Cette activité épistémique est double. D'un côté, il s'agit de décrire et d'analyser des situations selon des critères objectifs et de proposer des solutions en partageant des points de vue et des informations provenant de différentes positions sociales. Or, ici, Iris Marion Young nous rappelle que :

Parmi les types de savoirs situés dont disposent des personnes occupant des positions sociales différenciées, on trouve : (1) une compréhension de leur position et de leur position en relation à d'autres positions ; (2) une carte sociale des autres positions marquantes, de la façon dont elles sont définies, et de la relation dont elles se situent par rapport à cette position ; (3) un point de vue sur l'histoire de la société ; (4) une interprétation de la manière dont opèrent les processus de la société tout entière, en particulier dans la mesure où ils affectent sa propre position ; (5) une expérience liée à un point de vue spécifique sur l'environnement naturel et physique. (Young, 2001 : 117)

Dans l'enquête, ce savoir situé est partagé et transformé en savoir réflexif (Seigfried, 1996).

De l'autre côté, il s'agit aussi d'évaluer la situation dans sa nature normative comme porteuse d'une « injustice ». Cela est particulièrement difficile dans un contexte de pluralisme des valeurs, mais c'est un travail nécessaire pour changer la perception publique du problème en question. Il faut ajouter ici que, dans ce processus collectif de description et d'évaluation de la situation, les normes et valeurs qui servent à évaluer la charge normative de la situation (« Est-ce que c'est une situation d'injustice ? », « Quelles sortes d'injustices sont en jeu ? », « Est-ce qu'il y a des responsables, et dans quelle mesure le sont-ils ? », « Est-ce que nos propositions peuvent engendrer de nouvelles injustices ? ») peuvent aussi être définies ou redéfinies dans un nouveau sens, rendu possible par l'effort collectif de rendre compte d'une situation concrète. En termes deweyens, le rapport entre la situation et les valeurs et les normes qui servent à l'évaluer est transactionnel : les deux pôles se transforment mutuellement.

Deuxièmement, les pratiques d'enquête créent aussi des savoirs pratiques concernant l'organisation du mouvement social : celui-ci apprend à s'organiser, à user de techniques de mobilisation, à organiser des « campements » ou des « occupations », à dessiner des affiches ou écrire des tracts, à se protéger physiquement et symboliquement des attaques d'autres acteurs politiques, à s'exprimer dans les médias, à prendre soin de ses membres. Ces savoirs pratiques ont aussi une dimension normative : qui peut être légitimement appelé à participer à certaines tâches peu agréables ? Qui est autorisé à participer à des activités et auxquelles ? Est-ce que certains membres ou sous-groupes doivent rester exclus de certaines activités ? De plus, ces savoirs pratiques incluent aussi des méthodes de prise de décisions : qui peut et qui doit participer à la prise collective de décisions ? Et comment ? Quels sont les possibles formats des activités de prise de décisions ? Comment gérer le désaccord et, plus concrètement, le désaccord radical ?

Troisièmement, les pratiques d'enquête engendrent aussi un « savoir épistémique réflexif », c'est-à-dire un savoir sur elles-mêmes

comme méthodes de production de savoir. Ce savoir concerne alors les pratiques épistémiques d'un point de vue méthodologique : quelles formes d'observation et communication d'expériences sont les plus adéquates au mouvement et les plus effectives ? Quelles méthodes de discussion, quelles formes d'organisation des débats, quels moyens matériels et symboliques ? Et comment doivent-ils être mobilisés dans l'enquête collective ? Le moment normatif est aussi présent dans la dimension méthodologique : est-il approprié d'inviter et de payer des experts externes au mouvement ? Est-ce que les « *workshops* » organisés sont assez inclusifs ? Quand faut-il garder le silence, quand faut-il prendre la parole ?

Finalement, les pratiques épistémiques fabriquent du savoir réflexif sur le groupe en tant que tel : « Qui sommes-nous ? » « Qu'est-ce ce qui nous unit comme groupe ? » « Que voulons-nous ? » « Comment les divers sous-groupes dans le mouvement tiennent-ils ensemble ? » Or, comme nous le verrons plus loin, l'enquête collective ne peut pas être séparée d'un moment d'*expression d'une identité collective*, ou le groupe apprend peu à peu à s'identifier comme tel. Quelle est notre position ? Qui appartient au groupe ? De quelle sorte d'injustice se souvient-on ? Quelle forme de lutte collective voulons-nous suivre ? Ce moment de production de savoirs n'est pas une activité de découverte de quelque chose qui était donné auparavant, mais d'articulation réflexive d'un collectif tandis qu'il affronte collectivement des difficultés.

LA « LOGIQUE » DE L'ENQUÊTE

Parler de « logique » dans l'analyse de l'activité des mouvements sociaux peut paraître étrange dans un premier temps : cela peut donner l'impression de défendre une approche qui identifie les pratiques épistémiques des mouvements sociaux à des pratiques scientifiques. Certes, la *Logique* de Dewey (1938/1993) consiste en une reconstruction des opérations générales de l'enquête et prend pour modèle la méthode expérimentale des sciences de la nature. Appliquer l'analyse

logique à l'étude des mouvements sociaux peut donc signifier identifier dans les activités de ces derniers des éléments partagés avec les activités du laboratoire scientifique⁹. Cette approche est non seulement possible, mais elle est aussi désirable, car elle peut servir l'analyse critique de pratiques épistémiques dans les mouvements sociaux. Cependant, le risque est de tomber dans le piège d'un réductionnisme scientifique, qu'il faut à tout prix éviter. Or, les pratiques épistémiques ne représentent qu'un fragment du répertoire d'action des mouvements sociaux et, si centrales soient-elles, du fait de leur importance dans la production et la reproduction des conditions cognitives de la mobilisation, elles ne déterminent pas la totalité de ses performances. On se tromperait aussi à vouloir concevoir les pratiques épistémiques sur le modèle de la science formalisée. La production d'alternatives aux perspectives hégémoniques, la redéfinition collective d'une situation problématique, la recherche de solutions innovatrices, et ainsi de suite, sont des activités qui n'excluent pas des aspects non immédiatement cognitifs, esthétiques ou rhétoriques, par exemple. Au lieu de tomber dans un réductionnisme scientifique, une approche « logique » voit précisément dans ces aspects non-cognitifs des conditions de possibilité des enquêtes collectives.

Très brièvement, la logique de Dewey consiste en une reconstruction des opérations les plus élémentaires de toute pratique d'enquête, des opérations qui sont communes aux enquêtes expérimentales des sciences de la nature et aux enquêtes sociales, en lien avec des questions de la vie quotidienne. Il s'agit d'une reconstruction à la fois descriptive et prescriptive. Elle ne fait pas que rendre compte de la science expérimentale telle qu'elle existe, elle reconstruit un modèle général qui doit être valide pour toutes les formes d'enquête. Avec un optimisme qui a été parfois critiqué, pour Dewey, cette validité est fondée sur l'espoir de voir les sciences expérimentales résoudre tous les problèmes de la vie humaine. Pourtant, la validité des opérations d'enquête les plus générales est faillible et dépend de leur capacité à identifier, articuler et résoudre effectivement des problèmes. En tout cas, on peut dire que pour Dewey, l'enquête expérimentale représente la

forme la plus intelligente d'enquête : elle constitue un modèle pour toute autre forme d'enquête, que ce soit sur les institutions de la vie sociale, sur les valeurs qui guident notre conduite ou sur les normes qui régissent nos interactions.

Bien que l'on ait très souvent compris l'expérimentalisme deweyen comme une attitude de formation, d'application et de vérification d'hypothèses, notre lecture de la logique de l'enquête se propose d'être plus riche. Le pari est de le rapprocher de l'analyse des formes critiques de pensée, que l'on les rencontre chez les auteurs classiques de la théorie critique de l'École de Francfort. Ce qui caractérise la *pensée intelligente* chez Dewey et la *pensée non-réifiée* chez Theodor Adorno¹⁰ (1958/2010), c'est la fluidité, au cours des opérations d'enquête, des rapports entre les faits et les idées ou concepts en jeu. Bien sûr, le sens de cette fluidité est différent dans les deux traditions de pensée : pour Adorno, c'est la nature contradictoire de la réalité sociale et de la pensée elle-même qui constitue le moteur de l'enquête sociale, tandis que pour Dewey cette contradiction ne représente qu'une possibilité parmi d'autres, un cas de la catégorie plus étendue de « situation indéterminée ». En tout cas, on trouve dans les deux traditions des modèles de pensée intelligente, non-réifiée, qui sous la forme de l'enquête sociale, permettent de développer des versions alternatives de la réalité sociale, de défier les perspectives hégémoniques et les justifications idéologiques des rapports de domination.

Pour Dewey, l'enquête intelligente ou expérimentale est composée de quatre types d'opérations générales qui peuvent être réduites à leur tour à deux types d'opérations encore plus élémentaires concernant le rapport entre les faits de l'enquête et les idées qui y sont mises en jeu. Regardons d'abord ces quatre opérations générales de l'enquête. En partant d'une situation vague ou partiellement indéterminée, ce qui constitue le déclencheur du processus d'enquête, le premier genre d'opérations d'enquête expérimentale concerne la définition de cette situation indéterminée comme porteuse d'un problème, ce qui constitue un premier moment de détermination de

la situation. En fait, parler de « première » opération est imprécis, puisque les opérations de définition d'un problème n'ont pas lieu seulement « au début ». Elles sont présentes pendant toutes les phases de l'enquête. Or, les problèmes peuvent toujours être révisés ou redéfinis selon de nouvelles informations ou de nouvelles expériences faites au niveau du processus d'enquête. Le deuxième genre d'opérations concerne la formation et la proposition d'idées qui servent comme des hypothèses pour la résolution de la situation problématique. Dewey (1938/1986 : 114) propose de penser l'émergence de ces idées comme un processus de détermination qui part de ce qu'il appelle « suggestions », qu'il décrit comme des idées « vagues ». Les « suggestions » sont des idées qui, deuxième temps, gagnent progressivement en détermination dans l'enquête jusqu'à devenir de vraies hypothèses capables de guider notre action. Mais l'enquête consiste aussi en opérations de « raisonnement ». On raisonne, troisième temps, quand on met des « suggestions », soit des idées plus déterminées, en rapport les unes avec les autres (*ibid.* : 115-116). Le raisonnement consiste à trouver les connexions, les corrélations, les contractions, etc., entre les idées, ce qui inclut des constructions théoriques complexes, qu'elles soient nouvelles ou déjà élaborées dans les enquêtes précédentes. Finalement, quatrième temps, les hypothèses du raisonnement sont mises à l'épreuve de l'expérimentation et, si elles passent le test, elles sont formulées comme des solutions au problème défini, supposées mener la situation à son point maximal de détermination.

Pour Dewey, ce qui rend une enquête intelligente, ou vraiment expérimentale, ne réside pas seulement dans la mise en marche d'une expérience et dans le déploiement de ses quatre phases fondamentales, mais surtout dans leur connexion interne. Une enquête est intelligente quand les opérations des quatre phases s'influencent les unes les autres dans un rapport de dépendance mutuelle. Formulée en termes négatifs, la pensée (qui par ailleurs ne constitue qu'un autre mot pour l'enquête dans la philosophie de Dewey) devient moins intelligente lorsque les opérations fondamentales se détachent les unes des autres, ayant chacune une dynamique autonome, comme

lorsque, par exemple, la définition d'un problème se détache de la formulation des solutions hypothétiques. Or, ce qui permet une problématisation nouvelle d'une situation indéterminée, ou une reformulation des problèmes publics préexistants, c'est la dépendance des opérations de définition par rapport aux autres opérations de raisonnement, de formation d'hypothèses et de test expérimental. Traduit dans les termes de l'analyse des mouvements sociaux, la définition collective d'un problème public doit être accompagnée d'éléments qui pointent vers sa solution et doit être prête à des changements issus du processus d'application et de mise à l'épreuve de cette solution. De la même façon, une proposition de réforme sociale qui est présentée comme solution à des problèmes déterminés doit être liée à des opérations de définition des problèmes aussi bien que de mise à l'épreuve expérimentale.

Nous comprenons mieux à présent le potentiel contre-hégémonique de cette fluidification des opérations de l'enquête qui caractérise l'expérimentalisme de Dewey. Or, ces quatre opérations d'enquête sont composées elles-mêmes (avec l'exception des opérations de raisonnement, liées au rapport entre les idées) de deux types d'opérations encore plus élémentaires : les opérations concernant les faits et les opérations concernant les *idées* de l'enquête.

Infine, des procédures d'établissement des faits sont nécessaires pour (1) la détermination des problèmes et (2) la fourniture de données spécifiant et testant des hypothèses ; tandis que la formulation de structures conceptuelles et de cadres de référence est nécessaire pour guider l'observation lors de la discrimination et du classement des données. L'état immature de l'enquête sociale peut donc être mesuré par le degré d'indépendance de réalisation des deux opérations d'établissement des faits et des fins théoriques. Cela a pour conséquence que les propositions factuelles d'un côté et les structures conceptuelles ou théoriques de l'autre sont considérées comme finales et complètes en soi par l'une ou l'autre école. (*Ibid.* : 500)

On peut ainsi attribuer la capacité contre-hégémonique des mouvements sociaux à problématiser de nouvelles situations, à reformuler d'anciens problèmes, à imaginer de nouvelles solutions, au processus de *fluidification de cette structure logique de l'enquête* (et aux innovations pratiques qui vont avec). La pensée non-réifiée (Adorno, 1958/2010) doit pouvoir être identifiée avec les pratiques de pensée ou d'enquête collective des mouvements sociaux – ce que nous montrons plus avant avec l'exemple des groupes de conscientisation. On a là un exemple de pratique épistémique, capable de développer des points de vue contre-hégémoniques, comme le montrent les notions de « dépression post-natale » (*post-natal depression*) ou « harcèlement sexuel » (*sexual harassment*). Ces notions ont eu le pouvoir de changer la perspective sur la souffrance des victimes de certains comportements masculins aussi bien que la souffrance psychique liée à des expériences exclusives des femmes. L'analyse de ce potentiel contre-hégémonique doit inclure la dimension logique des enquêtes collectives menées dans le contexte des groupes de conscientisation. Ainsi, à l'analyse de la capacité inclusive et de la promotion de la confiance cognitive, menée par Miranda Fricker (2007 : 147-151) dans son analyse de la conscientisation – le « *consciousness-rising* » –, il faut ajouter les innovations pratiques et logiques qui constituent la condition de possibilité de la reformulation des problèmes des femmes.

Pour Fricker, le manque de ressources symboliques pour exprimer adéquatement les expériences des groupes opprimés ou minoritaires est très souvent le produit de ce qu'elle appelle une « *injustice herméneutique* ». L'injustice herméneutique consiste en une exclusion des membres de groupes opprimés des lieux de production symbolique, tels que les médias ou les institutions politiques. Or, en s'organisant comme des groupes opprimés, les agents exclus peuvent former des *espaces de confiance cognitive* où chacun se voit comme un « sauveur » qui peut légitimement exprimer ses préoccupations, sa souffrance et, en général, sa perspective. Ce que Fricker considère comme la condition nécessaire de formation de ressources herméneutiques, à visée contre-hégémonique, capables de rendre compte de l'expérience des

groupes opprimés, n'est pas pourtant une condition suffisante. Sans l'approche logique, on court le risque de ne pas comprendre pourquoi les groupes opprimés reproduisent souvent des perspectives hégémoniques, et ce même dans des contextes de confiance cognitive. Pour qu'ils ne se limitent pas à reproduire des « pathologies » de la vie publique, il faut qu'ils développent de nouvelles opérations d'enquête collective qui changent la forme et le contenu du débat public. Bien sûr, rien ne garantit que cela arrive, rien ne garantit non plus que ces innovations épistémiques persistent dans le temps, mais elles représentent à mon avis une condition nécessaire pour l'émergence de notions, descriptions ou évaluations normatives qui surmontent les « injustices herméneutiques » et les justifications idéologiques du *statu quo*.

De façon plus générale, nous pouvons résumer nos propos précédents dans les termes suivants : l'expérimentalisme de Dewey livre les conditions de possibilité d'une enquête intelligente et non-réifiée. Celui-ci ne se réduit pas à l'application et au test d'hypothèses dans des configurations expérimentales, mais il concerne plutôt la structure logique de l'enquête, soit la fluidité des rapports entre les quatre phases (définition de problèmes, production d'hypothèses, articulation du raisonnement, mise à l'épreuve) : l'intelligence d'une enquête réside dans cette libre détermination mutuelle des opérations concernant les faits et des opérations concernant les idées. C'est ainsi qu'émergent des points de vue contre-hégémoniques, capables de remettre en question la validité des perspectives prédominantes dans le débat public et qui organisent, d'un point de vue cognitif, l'invisibilité et la (re-)production de rapports sociaux injustes. L'expérimentalisme de Dewey est ainsi mis au service d'une approche de théorie critique, héritée d'Adorno et Horkheimer.

EXPRESSION ET ARTICULATION DANS LES PRATIQUES D'ENQUÊTE

Dans un schéma de pensée deweyen, ce serait une erreur de voir dans les pratiques d'enquête des mouvements sociaux une activité de découverte d'une vérité préexistante, la définition exacte d'un problème pré-donné ou la fixation de la seule interprétation correcte d'une norme ou d'une valeur. Selon notre interprétation de l'épistémologie de Dewey, au contraire, l'enquête collective sur les problèmes sociaux peut être vue comme un *processus d'articulation et d'expression collective* à plusieurs dimensions. Par « articulation », nous comprenons avec Charles Taylor, à qui nous empruntons le terme, un processus de détermination progressive d'éléments indéterminés tels que les états mentaux (Taylor, 2016) ou les problèmes sociaux (Jaeggi, 2018). L'articulation a, dans la pensée de Dewey, un élément passif de réceptivité de ce qui est donné, mais aussi un moment d'activité constructive. Rahel Jaeggi exprime ce double sens de l'articulation en définissant les problèmes sociaux comme « à la fois donnés et construits » (*at once given and made*) (*ibid.* : 139-140)ⁿ. Or, l'enquête sociale, telle qu'elle est décrite par Dewey, représente un mouvement d'articulation ayant lieu à, au moins, trois niveaux.

Premièrement, la notion deweyenne d'une situation indéterminée comme élément déclencheur de l'enquête joue ici un rôle central. Le processus d'enquête qui part d'une situation qui se présente comme indéterminée est un processus de détermination progressive qui a son point culminant dans la résolution du problème – même si cette solution est toujours partielle et peut devenir la source d'une nouvelle situation indéterminée. Dans notre contexte, l'enquête collective, en vue particulièrement de l'articulation d'un problème social, doit être vue comme le processus de détermination d'une situation comme porteuse d'une certaine forme d'injustice. Pour prendre un exemple qui reviendra plus tard dans cet article, celui des enquêtes collectives féministes qui ont fait émerger la notion de « harcèlement sexuel » (Fricker, 2007), il s'agissait pour des groupes de conscientisation de

déterminer une situation confuse et potentiellement problématique et de trouver une réponse adéquate à l'expérience de la souffrance des femmes – dans la rue, au foyer et au travail.

À ce premier moment d'articulation de la situation que nous retrouvons à l'origine et pendant le déroulement de la mobilisation sociale, il faut ajouter un deuxième moment, celui de l'articulation progressive des idées engagées dans les pratiques épistémiques de la mobilisation collective. Selon Dewey, les idées mises en avant dans l'enquête sont souvent introduites comme des « suggestions », c'est-à-dire, comme des idées nouvelles avec une signification vague. Ce n'est que dans le processus d'enquête qu'elles gagnent la détermination nécessaire pour guider notre pensée dans les opérations d'enquête. Ce processus met les suggestions en rapport avec des idées existantes, d'un côté, et avec des faits observés ou produits dans l'enquête, de l'autre côté, transformant de cette manière les suggestions en « idées » en plein sens du terme. Dans ce processus de détermination progressive de la situation indéterminée, les idées sont « à la fois données et construites ». Nous pouvons identifier un moment central de créativité et d'innovation dans l'enquête dans cette dimension d'articulation, puisque l'indétermination des suggestions ouvre le champ des possibles pour l'expérimentation, mais aussi pour les opérations de définition du problème et de formation, de mise à l'épreuve et de mise en œuvre d'hypothèses.

Troisièmement, l'enquête collective, avec sa puissance d'articulation, est proprement « expressive », pour autant que les groupes adoptent, dans leurs pratiques épistémiques, une attitude réflexive qui leur permette de développer un sens de l'identité collective. Pour Dewey, le processus d'émergence de l'identité collective n'est pas un processus de découverte ou de dévoilement d'une réalité préexistante, mais plutôt un processus d'articulation, c'est-à-dire, avec sa double dimension passive et constructive. Dans *L'art comme expérience* (1934/2010), Dewey développe une théorie de l'acte expressif selon laquelle le rapport réflexif à soi-même, qui est central pour la

formation de l'identité, est seulement possible à travers un rapport au monde où l'environnement joue à la fois un rôle d'obstacle et de ressource. Sans la réalité comme obstacle, l'action devient explosive, car elle n'a pas de direction ; sans la réalité comme ressource, l'activité devient vide, sans conséquences, et dénuée de signification pour l'agent. C'est dans ce rapport réflexif au monde comme ressource et obstacle que l'acteur apprend peu à peu ce qu'il veut et ce qu'il est, puisqu'il apprend à comprendre le sens de ce qu'il fait. Cet apprentissage a une puissance d'articulation : en apprenant à comprendre le sens de ce que nous faisons, de ce que nous voulons et, finalement, de ce que nous sommes, nous ne nous limitons pas à refléter une identité pré-donnée. Nous donnons un sens exact à nos actes une fois que nous apprenons leurs conséquences et les acceptons ou les rejetons. En d'autres termes, nous ne pouvons savoir le sens exact de ce que nous voulons et de ce que nous sommes que lorsque nous nous confrontons au monde physique et social comme obstacle et ressource de nos actions.

Pour Dewey, l'expression de l'identité collective n'est pas seulement individuelle. Elle a aussi le sens d'une articulation. Dans le processus expressif, nous ne découvrons pas une identité, ou des éléments d'identification collective préconfigurés, mais nous développons, dans un mouvement progressif d'interaction avec le monde, le sens de soi-même et le sens de l'appartenance au groupe. Les *Lectures in China* (Dewey, 1919-20/1973) fournissent un bon exemple d'une telle activité d'articulation et d'expression. Selon l'analyse de Dewey, dans l'émergence d'un mouvement social qui lutte contre les rapports de domination existants, les groupes protestataires tendent dans une première phase à formuler leurs demandes collectives dans des termes plutôt individualistes. Ils voient dans la revendication de leurs droits la réalisation des droits des individus contre la société. Ce n'est qu'une fois qu'ils commencent à se rapporter au monde social comme membres d'un groupe avec certains droits, qu'ils réussissent à transformer le cadre normatif de ses revendications. Ils passent d'une conception subjective des droits à une conception de la nature

normative de la contribution sociale du groupe. Or, ce passage ne peut se faire qu'en tant que transformation de l'identité collective, par articulation d'un rapport au monde où ce dernier joue le rôle à la fois de résistance et de ressource pour l'action. En fait, l'acte expressif et le rapport du groupe au monde social, qui demeure essentiel, constituent la clé interprétative pour comprendre toutes les transformations de la mobilisation, telle que la conçoit Dewey (Serrano Zamora, 2018).

Ces trois processus de détermination progressive d'instances à la fois déterminées et indéterminées ne sont pas indépendants les uns des autres. La situation est déterminée progressivement dans un processus guidé par les idées de l'enquête, qui se forment dans leur mise en relation avec d'autres idées, aussi bien que dans leur mise à l'épreuve dans les opérations d'enquête. De la même façon, la formation d'une identité collective, ou d'éléments permettant une identification au groupe, est bien évidemment dépendante du processus de détermination de la situation, aussi bien que des idées qui sont articulées et mises en place dans l'enquête. Remarquons que ce schéma tridimensionnel peut être mobilisé comme alternative à la théorie populiste de l'émergence des identités collectives, telle qu'elle est analysée par Ernesto Laclau (2005). Tout comme Dewey, Laclau part d'une notion d'« indétermination » du monde social pour mieux comprendre les mouvements sociaux et leur activité politique. Pour Laclau, l'apparition d'un mouvement social – il a plutôt à l'esprit un mouvement populiste – peut être décrite à partir de catégories de la rhétorique traditionnelle telles que la métaphore et la métonymie et ne peut en aucun cas être pensée comme un processus d'enquête collective, puisque, selon lui, l'enquête, en raison de son intérêt pour une vérité préexistante, exclut la possibilité de l'articulation collective qui est le propre de la politique. Selon le modèle que j'esquisse ici, les enquêtes collectives sont des processus d'articulation collective, ce qui rend compatible l'idée d'un moment constructif dans le rapport du politique au social, moyennant l'identification de pratiques épistémiques, centrales pour la réflexivité des mouvements sociaux (Santarelli & Serrano, en préparation).

En somme, les pratiques d'enquête dans les mouvements sociaux sont aussi des pratiques d'articulation et d'expression. Elles articulent une situation qui émerge initialement comme vaguement déterminée et qui parvient à sa détermination progressive. La logique d'enquête de Dewey est au cœur de l'interprétation de ces pratiques épistémiques, en partie responsables de la capacité d'innovation des mouvements sociaux : elle contribue de façon cruciale à l'expression et à l'articulation de l'identité du groupe, mais aussi à l'inscription de ses revendications dans le monde physique et social. Enquête et expérimentation sont au cœur d'une *écologie de l'expérience publique* des mouvements sociaux (Cefaï, 2016).

LES PRATIQUES ÉPISTÉMIQUES EN ACTION

Pour montrer le potentiel théorique de notre approche, examinons trois exemples de pratiques d'enquête qui montrent comment la dimension épistémique peut contribuer au développement de nouvelles conceptions de ce que « pratiquer la démocratie » veut dire : les groupes de conscientisation des mouvements féministes de la « *second wave* » (Fraser, 2013 ; Seigfried, 1996), les pratiques de *testimonio* en Amérique Latine (Young, 2001 ; Beverly, 2004) et la *conricerca* dans les usines italiennes (Borio, Pozzi & Roggero, 2007). Il s'agit, dans les trois cas, de pratiques qui ont déjà été analysées dans la littérature en tant que formes novatrices d'enquête collective. Leur mise en pratique est pour le moins le résultat partiel d'un processus de réflexion et de formalisation qui n'est pas toujours présent dans les pratiques épistémiques des groupes sociaux. Or, il ne faut pas oublier qu'une partie importante de ces activités d'enquête collective se fait à l'insu des acteurs, ce qui rend leur analyse particulièrement complexe. En tout cas, la présentation de ces trois cas dans notre cadre théorique contribue à comprendre celles-ci comme des pratiques épistémiques qui, tout en ayant la lutte contre certaines formes d'injustice comme objectif explicite, contribuent à changer et approfondir la compréhension de ce que « pratiquer la démocratie » veut dire.

Tels que mentionnés précédemment, les groupes de conscientisation ont permis à beaucoup de femmes de (re-)définir des problèmes qui les concernent en contribuant à la création de nouvelles catégories telles que « harcèlement sexuel » ou « dépression post-natale » (Fricker, 2007). C'est précisément ce travail épistémique d'enquête collective qui produit des perspectives alternatives : il rend compte de l'expérience des femmes, jusque-là invisible, avec les ressources symboliques qui existaient auparavant (une idée présente, également, dans l'approche pragmatiste de Charlene H. Seigfried, 1996). Comment créer les conditions de l'articulation des expériences individuelles et collectives, qui promeuvent la confiance cognitive de chacune des participantes et qui leur donne un sentiment d'appartenance au même mouvement social ? Miranda Fricker a proposé de voir dans les groupes de conscientisation un moyen classique de surmonter ce qu'elle appelle l'« injustice herméneutique ». À travers la notion d'« injustice herméneutique », Fricker renvoie au fait que souvent certaines minorités ne disposent pas des moyens symboliques qui leur permettraient d'articuler les expériences de souffrance de leurs membres de façon appropriée par rapport à leurs fins interprétatives et normatives. Les membres de ces minorités manquent de moyens symboliques pour rendre leurs expériences compréhensibles et acceptables, tant pour eux-mêmes que pour le reste de la société. Ce manque est une injustice, et pas seulement un manque de chance : il est dû à une exclusion systématique de ces minorités opprimées des lieux de production symbolique, tels que les arènes du journalisme, du pouvoir législatif ou du pouvoir judiciaire (Fricker, 2007).

En tout cas, ce sont, pour Fricker, les groupes de conscientisation qui ont contribué à enrichir le vocabulaire permettant d'exprimer des expériences précédemment invisibles. Ils ont contribué de cette manière à surmonter de graves injustices herméneutiques qui affectent la capacité des minorités de rendre compte de leur expérience sociale. Dans ce contexte, on peut bien voir comment l'analyse logique que nous avons esquissée dans cet article fournit des clés à l'analyse des mouvements sociaux à visée émancipatrice. Or, pour

Fricker, la capacité des groupes de conscientisation à développer des moyens contre-hégémoniques est liée à la présence d'une atmosphère de confiance épistémique où ceux qui participent à la communication ont le sentiment d'être des autorités cognitives, capables d'expliquer leurs vécus, d'exprimer leurs émotions, comme quelque chose qui a une valeur sociale et qui est légitimement exprimable. Or, dans une perspective logique, la confiance cognitive soulignée par Fricker est certainement une condition nécessaire de l'articulation collective, mais elle reste insuffisante si on ne transforme pas la qualité des opérations logiques des enquêtes collectives, ce qui est nécessaire si nous souhaitons rendre compte de sa capacité contre-hégémonique.

Puisque les groupes de conscientisation ont été historiquement capables de formuler des points de vue contre-hégémoniques, il semble raisonnable de défendre l'hypothèse suivante : les groupes de conscientisation ne sont pas seulement des formes de promotion de la confiance cognitive, ce qui constitue une condition essentielle pour la « réussite » de leurs pratiques épistémiques, mais ils organisent aussi des modes d'enquête innovateurs avec un pouvoir contre-hégémonique. Or, le terme « expérimentalisme » doit être réintroduit ici, puisque c'est précisément par le biais d'une « expérimentalisation de l'enquête » que ces mouvements sociaux développent des perspectives contre-hégémoniques. Pour Dewey, qui dit « expérimentalisme » dit fluidification des opérations de l'enquête, en d'autres mots la mise en relation de dépendance mutuelle des opérations de définition des problèmes, de formation d'hypothèses, d'articulation d'un raisonnement et de mise à l'épreuve. La définition des problèmes publics peut se transformer en fonction des conséquences de leur résolution. Notre hypothèse peut être reformulée dans les termes suivants : dans une certaine mesure, qui ne peut être déterminée que sur le terrain, les groupes de conscientisation ont dû se faire expérimentalistes, dans le sens deweyen, puisque ce n'est qu'en fluidifiant l'enquête, dans un contexte d'injustice herméneutique, que les innovations épistémiques ont eu le pouvoir de produire des perspectives appropriées à

l'expérience de leurs membres et, plus largement, de toutes celles et tous ceux qui étaient concernés.

Charlene H. Seigfried nous fournit des raisons d'explorer cette hypothèse, puisqu'elle aussi conçoit ces groupes de conscientisation comme mettant en place des pratiques collectives d'enquête ayant un pouvoir d'autocorrection et capables, à leur tour, de devenir expérimentales :

Dans les années 1960 et 1970, à travers les groupes de conscientisation et les réflexions critiques sur l'expérience personnelle, il est devenu possible de reconnaître, de nommer et de critiquer le réseau de structures sociales, culturelles et politiques à l'intérieur desquelles les expériences des femmes étaient soumises à l'oppression. [Les sessions de conscientisation] ont engendré un sens de la sororité et convaincu les femmes que leurs analyses politiques exprimaient vraiment l'oppression vécue et lui fournissaient un remède. (Seigfried, 1996 : 153)

L'attitude expérimentaliste adoptée dans ces sessions devient claire quand Seigfried nous parle des difficultés initiales de ces groupes, dues au manque d'homogénéité des participantes. C'est justement au moment où les groupes de conscientisation se rendent compte qu'ils sont capables de rendre compte de l'expérience des seules femmes blanches, hétérosexuelles et de classe moyenne, qu'ils adoptent une attitude correctrice qui peut être caractérisée comme expérimentaliste : « La mauvaise attitude (*wrong*) n'a pas été simplement remplacée par une attitude juste (*right*), mais [...] elle s'est progressivement transformée en incorporant différentes façons de désigner les expériences contestées. » (*Ibid.* : 154-155).

Finalement, même si toute enquête collective comprend les trois moments d'articulation précédemment présentés, les groupes de conscientisation rendent particulièrement manifeste le moment d'articulation des catégories avec lesquelles les participants rendent

compte de leurs expériences en situation. Le modèle de Dewey selon lequel il faut penser l'enquête comme un processus de détermination progressive de la signification des suggestions initiales semble adéquat pour suivre la direction prise par des catégories contre-hégémoniques, notamment le « harcèlement sexuel ». Relatons ici le témoignage de Susan Brownmiller :

Le « ceci » autour duquel elles allaient rompre le silence avait un nom. Huit d'entre nous se sont assises dans un bureau des *Human Affairs*, Sauvigne se rappelle le brainstorming à propos de ce que nous allions écrire sur les affiches en vue du meeting de prise de parole (*speak-out*). Nous nous sommes référés au « ceci » en le qualifiant d'« intimidation sexuelle », d'« exploitation sexuelle » au travail. Aucune de ces étiquettes ne sonnait tout à fait juste. Nous voulions trouver quelque chose qui recouvre le spectre entier des conduites habituelles, des plus au moins subtiles. Quelqu'une a lancé « harcèlement sexuel » ! (*Sexual harassment* !) Nous sommes tombées d'accord instantanément, c'est bien de ceci qu'il était question. (Cité in Fricker, 2007 : 150 ; italiques dans l'original)

Tels qu'ils sont décrits par Fricker et par Brownmiller, les groupes de conscientisation ont mobilisé des techniques narratives qui ont rendu possible le partage des expériences individuelles et le développement d'une attitude que nous avons décrite comme expérimentaliste. La *mobilisation de techniques narratives* caractérise une deuxième forme de pratique épistémique, que l'on rencontre avec le *testimonio* des pays d'Amérique Latine, du temps des dictatures du XX^e siècle (Diaz, 2012). Trouver la vérité sur les crimes des dictatures latino-américaines et articuler une perspective commune sur les faits et sur leur évaluation normative relèvent de la pratique épistémique. Dans le *testimonio*, ceux qui ont vécu les horreurs provoquées par ces régimes mettent en pratique le « *storytelling* » : ils « narrent des histoires » dans la sphère publique (Cefaï & Terzi, 2012). Iris Marion Young (2001) prend le *storytelling* comme l'une des formes

communicationnelles capable de contrecarrer les effets de l'exclusion politique, puisqu'elle permet à ceux qui ne dominent pas les techniques de l'argumentation rationnelle de s'exprimer publiquement et de faire une contribution substantielle à la discussion politique. Du point de vue des avantages épistémiques liés au *testimonio*, Young montre comment la narrativité promeut des formes de coopération épistémiques qui sont particulièrement intéressantes dans le but d'articuler la vérité des crimes de la dictature :

Dans la société de masse, où la connaissance des autres peut être largement médiatisée par des généralités statistiques, il peut y avoir une faible compréhension des besoins ou des intérêts tels qu'ils sont vécus dans d'autres groupes. Une norme de communication politique dans ces conditions est que tout le monde devrait chercher à élargir sa compréhension sociale en se renseignant sur les expériences spécifiques et les significations qui leur sont associées en d'autres lieux sociaux. La narration rend cela plus facile et elle devient parfois une aventure. (Young, 2001 : 77)

Le moment d'articulation progressive d'une situation indéterminée devient ici particulièrement manifeste, car, dans les pratiques de *testimonio*, il ne s'agit pas seulement de rendre des « faits » visibles au public, mais aussi de leur donner une nouvelle signification, c'est-à-dire d'articuler les situations vécues, passées et présentes, conjointement, à partir des récits des victimes, tout en élaborant des récits et en produisant des catégories qui soient capables de rendre compte de la souffrance dans ces situations sociales. Le *testimonio* montre, une deuxième fois, la manière dont une pratique épistémique – mais aussi expressive, esthétique, émotionnelle, etc. – rend visibles les crimes des dictatures et leur attribue une valeur normative en recourant aux ressources expressives à disposition des victimes, directes et indirectes, d'injustice. Cela a pour conséquence un approfondissement de la démocratisation dans le sens d'une *radicalisation expressive, narrative et coopérative*. Faire de la politique ne veut pas seulement dire aller voter tous les cinq ans, ou trouver des arguments dans une

discussion rationnelle, mais aussi exprimer publiquement une souffrance, raconter des histoires, partager des vécus avec d'autres personnes affectées. Ces pratiques sont contre-hégémoniques du fait qu'elles contredisent les normes dominantes d'un régime politique, à l'encontre de certaines interprétations strictement rationalistes des normes du débat public, limitées à l'échange d'arguments rationnels. Comme que le décrivent Iris Marion Young (2001), mais aussi James Tully (1995), le recours à des techniques narratives dans la discussion publique engendre des formes nouvelles d'approfondissement de coopération sociale et augmente « la capacité de voir ses propres façons de faire comme étranges et non-familiales, de s'écarter d'elles et de prendre une attitude critique à leur égard » (Tully, 1995 : 206). En d'autres mots, une attitude d'enquête collective se développe, qui révisé ses perspectives propres grâce à la sympathie née dans le partage d'expériences (Smith, 1998). Dans le langage de la logique de l'enquête, formulé plus haut, notre expérience s'élargit en écoutant les histoires des autres : *la mise en récit est une méthode de fluidification* des opérations plus générales de l'enquête, qui permet de réviser ses propres idées à la lumière de nouveaux faits et des nouvelles idées. Selon notre hypothèse, cette capacité de fluidifier l'enquête fait de la narrativité une forme de pratique épistémique avec un double potentiel contre-hégémonique, à savoir, d'un côté, la capacité de générer des perspectives à même de mettre en cause les rapports de pouvoir établis, de l'autre, la capacité de « socialiser » la pratique politique en renforçant le rôle de l'intersubjectivité dans la formation de buts individuels.

La *conricerca* constitue notre troisième exemple de pratique à visée épistémique, forte du potentiel de changer notre compréhension de l'activité politique. La *conricerca* est une méthode de recherche hautement politisée, mise en œuvre par des sociologues et des travailleurs des usines italiennes à partir des années 1950. Cette méthode n'a pas été une invention des seuls travailleurs, mais elle a été le fruit d'une réflexion méthodologique et politique sur le rôle de la sociologie dans la lutte anticapitaliste. La *conricerca* était une

méthode de recherche collective qui répondait à des besoins épistémiques clairement contre-hégémoniques, comme la nécessité de démasquer les développements problématiques du capitalisme de l'époque (Roggero, 2011 : chap. 6) ou de développer des formes de lutte politique dans les usines italiennes (Borio, Pozzi & Roggero, 2007). Elle a mis en place une horizontalité des savoirs parmi les participants et intégré les chercheurs à la réalité sur laquelle ils enquêtaient, comme une condition de la réussite épistémique de l'enquête collective (Roggero, 2011 : chap. 6). Dans la caractérisation suivante de la *conricerca*, ce qui est particulièrement intéressant c'est à la fois sa proximité avec un expérimentalisme pragmatiste et sa conception expressive de l'identité :

La *conricerca* est, par contraste, toujours critique et problématisation. Cela ne nous permet pas de rester sans rien faire, sur fond de certitudes momifiées. La *conricerca* soutient que les certitudes doivent être acquises sur le terrain, afin que nous puissions constamment les interroger et formuler de nouvelles hypothèses. La question délicate de l'identité doit être abordée dans une perspective similaire. Nous formons nos identités en critiquant ce qui existe, en nous y opposant, et en activant des processus qui construisent des alternatives. Ainsi, l'identité nous permet de nous reconnaître et de nous faire reconnaître : c'est un processus et nous ne pouvons pas lui permettre de survivre sans changement, de crainte qu'elle ne devienne un poids mort. (Borio, Pozzi & Roggero, 2007 : 164)

Le modèle d'enquête collective réalisé conjointement par les intellectuels et les travailleurs des usines italiennes représente une forme de coopération novatrice, capable de modifier la signification, la forme et le contenu de l'activité politique de résistance aux injustices du système capitaliste. Il s'agit d'une pratique épistémique qui, en plus de mettre en œuvre des opérations expérimentales, a mis en cause la division du travail épistémique entre travailleurs et intellectuels. En même temps, la *conricerca* peut aussi être vue comme une

pratique de production d'identité collective dans une confrontation avec le monde social, compris comme obstacle auquel il faut s'opposer et qu'il faut surmonter et comme ressource d'actions alternatives. La *conricerca* offre un modèle d'enquête hautement politisée, qui avait aussi pour but l'auto-organisation des travailleurs : avec sa puissance de critique contre-hégémonique, elle était une source de mobilisation expérimentale et coopérative contre l'exploitation capitaliste.

Les trois pratiques épistémiques que nous venons de présenter sont nées en des temps où les technologies numériques n'étaient pas assez développées pour devenir des moyens généralisés de la pratique politique. Aujourd'hui, toute analyse des pratiques épistémiques dans les mouvements sociaux doit prendre en compte le rôle joué par les technologies numériques et leur capacité à contribuer à l'« *expérimentalisation* », la « *fluidification* » ou la « *dé-réification* » des enquêtes publiques. Dans ce sens, la capacité contre-hégémonique du phénomène Me-Too, qui peut être comprise comme une forme de pratique épistémique médiatisée par la technologie numérique, dérive à notre avis du pouvoir dé-réifiant de la communication sur le web. On ne peut ici que formuler l'idée que les technologies numériques rendent possible l'innovation dans les opérations d'enquête visant la description et l'évaluation normative de situations problématiques de souffrance sociale. Elles peuvent jouer, à l'opposé, un rôle décisif dans le blocage ou la réification des enquêtes collectives.

Les trois cas que nous avons présentés¹² fournissent des éléments à l'appui de notre hypothèse directrice, que nous pouvons résumer comme suit : dans les efforts pour trouver des moyens symboliques pour articuler la souffrance sociale, de chercher la véritable interprétation des crimes de la dictature et de développer une perspective normative alternative à l'officielle, d'organiser la production coopérative de savoirs dans le contexte du travail, d'articuler moralement la critique de l'expérience du sexisme institutionnalisé, mais aussi de démasquer les éléments structurels et idéologiques des problèmes sociaux comme dans les mouvements écologiste et altermondialiste,

les pratiques épistémiques sont un moteur d'innovation et de coopération politiques, qui contribue à l'approfondissement de la démocratie. Cet approfondissement peut aussi bien concerner les normes et les mécanismes de l'égalité, de l'inclusion et de la participation, que les répertoires de l'action collective et les formes de l'expression légitime – argumentation, narration, ironie, etc. – en politique. Sans doute, les pratiques démocratiques n'ont pas seulement une racine épistémique. D'autres dimensions – émotionnelle, morale, esthétique, etc. – doivent être prises en compte dans l'analyse des mouvements sociaux. La lutte pour la reconnaissance décrite par Honneth a ainsi un rôle central à jouer dans cette dynamique de transformation interne des mouvements sociaux. Pourtant, les exemples présentés montrent que les besoins épistémiques sont un facteur autonome des mobilisations en vue de l'émancipation. Dewey s'impose comme contre-point de Honneth.

CULTURES D'ENQUÊTE ET CRITIQUE CONTRE-HÉGÉMONIQUE

Après avoir pris en considération plusieurs exemples de pratiques épistémiques dans les mouvements sociaux et avoir exploré leur dimension logique, leur dimension d'articulation et leur dimension d'expression, nous souhaitons, dans un troisième moment, interroger le rôle que ces innovations peuvent jouer dans le contexte plus large de la vie publique et l'influence qu'elles ont sur des cultures d'enquête collective. Suivant notre approche « praxéologique » – centrée sur des pratiques épistémiques –, nous proposons une lecture « processuelle » des idées que Nancy Fraser a esquissées dans son fameux article « Repenser la sphère publique » (1992/2001), comme une correction à la théorie de la sphère publique de Jürgen Habermas. Fraser y affirme que la reconstruction historico-conceptuelle de la sphère publique de Habermas a occulté le rôle historique des contre-publics contre-hégémoniques, notamment du mouvement ouvrier et du mouvement féministe, dans leurs luttes pour leurs droits politiques. Ce qui caractérise ces mouvements, c'est précisément leur

capacité à la critique de l'hégémonie des perspectives officielles, légitimes dans la sphère publique, bourgeoise et masculine. L'une de ces contributions concerne la discussion sur la frontière entre espace public et espace privé, une frontière qui relève des intérêts masculins bourgeois qui sont remis en doute par les luttes féministes. En tout cas, la présence de publics et de contre-publics dotés du pouvoir de créer des perspectives alternatives à celles qui sont communément acceptées n'est que l'un des éléments à prendre en compte dans une théorie de la sphère publique qui se propose de rendre compte des rapports de pouvoir et de contre-pouvoir existants. Notre approche, en termes de pratiques épistémiques, met l'accent sur la dimension processuelle de cette constellation de pouvoir, en contraste avec la thèse de Fraser. Celle-ci semble s'intéresser avant tout à la question des contenus spécifiques des demandes collectives ; alors que nous proposons de mettre plutôt l'accent sur la dimension pratique et processuelle des contre-publics, ce qui devient évident en considérant les mouvements sociaux comme des *communautés d'enquête*¹³.

Dans une perspective praxéologique sur les rapports de pouvoir dans la sphère publique, alors que les pratiques d'enquête dominantes contribuent, par leur pouvoir d'exclusion, à la reproduction des points de vue hégémoniques, les communautés et les cultures d'enquête en lutte réussissent, pour leur part, à développer des méthodes d'enquête contre-hégémonique. Elles peuvent bien sûr être rejetées par le large public comme n'étant pas légitimes – il faut penser ici aux critiques de certaines formes d'expression publique comme « efféminées » ou « vulgaires » –, mais elles rendent possible la création de perspectives contre-hégémoniques concernant « l'identité, les intérêts et les besoins » (Fraser, 1992/2001) de certains groupes minoritaires, « dominés » ou « subalternes ». Les mouvements contre-hégémoniques créent des espaces où il est possible de défier les pratiques d'enquête dominantes dans la sphère publique et d'élever la qualité des critères à travers lesquels les activités politiques peuvent compter comme pratiques démocratiques, tout en fournissant des méthodes d'enquête qui ne sont pas conformes aux normes dominantes.

Une perspective pluraliste des pratiques politiques comme celle que nous défendons voit dans l'émergence des méthodes d'enquête la possibilité d'un *processus d'apprentissage collectif* à travers d'autres formes localisées de pratique épistémique. Selon cette perspective, nous pouvons concevoir la vie publique comme étant constituée d'une pluralité de méthodes d'enquête auto-transformatrices qui s'influencent mutuellement, et qu'il faudrait localiser dans des rapports complexes de pouvoir. Cette perspective sur les luttes sociales, en termes de pratiques épistémiques, peut fournir un fondement fécond à l'étude des interactions entre différentes communautés d'enquête, aussi bien qu'à l'étude des conflits, des influences mutuelles et des apprentissages réciproques, concernant les méthodes qu'elles développent et reproduisent. Si nous acceptons que ces méthodes se rassemblent en cultures d'enquête publique, nous disposons alors d'un outil pour mieux décrire les mouvements sociaux, ainsi que toutes sortes d'organisations – partis, entreprises, associations, etc. Dans ce contexte plus large, les pratiques épistémiques localisées, qui sont développées par les mouvements pour identifier, définir et résoudre des problèmes concrets, doivent être vues comme partie prenante d'un processus plus large qui implique des relations complexes entre les mouvements sociaux, aussi bien qu'entre ceux-ci et d'autres acteurs dans des arènes publiques.

CONCLUSION

Si nous comprenons l'approfondissement de la démocratie comme portant sur une transformation des normes immanentes aux pratiques politiques, nous devons nous demander : (1) quel est le critère normatif de cette transformation ? Et (2) quel est le moteur de cette dynamique transformatrice ? Cet article a montré comment Honneth et Dewey donnent une réponse similaire à la première question, à savoir, la capacité des interprétations spécifiques de ces normes à promouvoir la coopération sociale. En revanche, la réponse de Dewey à la seconde question est double et elle est plus féconde à nos yeux sur le plan théorique et empirique que la réponse de Honneth. Pour

Honneth, les réinterprétations des normes immanentes aux pratiques politiques sont toujours motivées par la lutte pour la reconnaissance politique. Dewey y rajoute une motivation épistémique : la transformation des normes est indissociable des efforts collectifs pour reconnaître, articuler et résoudre des problèmes publics, pour développer des hypothèses et les mettre en œuvre de façon expérimentale afin de tester leur validité, et pour tirer des leçons de leurs conséquences. Ces efforts épistémiques constituent fréquemment le moteur de l'approfondissement de la démocratie. Revendiquer cette dimension épistémique de la transformation politique s'avère particulièrement pertinent dans le contexte des mouvements sociaux – nous en avons signalé plusieurs cas.

Outre cette revendication de la fonction épistémique de certaines pratiques sociales et politiques, nous avons montré comment le modèle de l'enquête de la *Logique* de Dewey peut nous aider à mieux comprendre le pouvoir de critique contre-hégémonique des enquêtes. La théorie expérimentaliste de l'enquête fournit un modèle prescriptif pour les pratiques épistémiques des mouvements sociaux : leur capacité de s'opposer aux rapports de pouvoir existants est liée à la menée d'enquêtes. L'enquête collective doit être conçue comme un processus qui induit une triple articulation. Par leurs pratiques épistémiques, les mouvements sociaux aident à déterminer une situation qui apparaissait dans un premier moment comme indéterminée ; ils mettent en forme les idées neuves et vagues qui émergent dans l'enquête et vont commander à son déroulement ; et, finalement, ils articulent, grâce à leur rapport au monde comme ressource de leur action et obstacle à leur action, une identité collective.

Après avoir esquissé notre cadre théorique, nous avons exploré trois exemples de pratiques épistémiques, relativement connus dans la littérature sur les mouvements sociaux : les groupes de conscientisation du féminisme de la « *second wave* », les pratiques de *testimonio* dans les pays de l'Amérique Latine qui ont subi des dictatures, et la *conricerca* des usines italiennes des années 1950. Nous avons

montré comment, tout en ayant un but épistémique central, par leur puissance d'articulation, chacune de méthodes d'enquête collective a contribué à changer notre façon de comprendre nos pratiques politiques. Finalement, nous avons insisté sur la nécessité d'une approche qui mette l'accent sur les pratiques, plutôt que sur les contenus créés par ces pratiques, pour une théorie de la sphère publique, consciente du caractère omniprésent des rapports de pouvoir dans le débat public. Dans une perspective praxéologique, nous pouvons imaginer la sphère publique comme incluant une pluralité de cultures d'enquête, ce qui veut dire aussi, une pluralité de formes d'interaction et d'apprentissage mutuel et une pluralité de formes de discussion et de conflit.

Cet article s'est proposé de montrer l'importance pour une théorie de l'approfondissement de la démocratie d'un fait que les philosophes et les sociologues pragmatistes ont mis en évidence dans plusieurs de leurs travaux : les mouvements sociaux forment des « communautés d'expérience, d'enquête et d'expérimentation » (Cefaï, 2016) qui travaillent à l'identification et la définition de problèmes, à la recherche de solutions et à leur mise en œuvre expérimentale. Nous nous sommes concentrés sur la dimension logique de l'enquête : selon notre hypothèse expérimentaliste, la fluidité de ces enquêtes collectives est un facteur-clef de leur capacité contre-hégémonique. Bien sûr, cette fluidité n'est pas une prérogative que l'on peut espérer retrouver automatiquement dans toutes les mobilisations, car il ne faut pas négliger les blocages de l'apprentissage collectif – ce qu'a montré Rahel Jaeggi (2013). La pensée critique se donne alors comme tâche d'explorer les mécanismes à l'origine de la réification de ces enquêtes collectives. C'est pourquoi elle a beaucoup à apprendre des mouvements sociaux, qui créent des arènes d'innovation épistémique et contribuent à améliorer la qualité du débat public et de la critique sociale.

BIBLIOGRAPHIE

- ADORNO Theodor W. (1958/2015), *Einführung in die Dialektik*, Berlin, Suhrkamp Verlag.
- ANDERSON Elizabeth (2006), « The Epistemology of Democracy », *Episteme*, 3 (1-2), p. 8-22.
- ANDERSON Elizabeth (2014), « Social Movements, Experiments in Living, and Moral Progress : Case Studies from Britain's Abolition of Slavery », *The Lindley Lecture*, Kansas, University of Kansas.
- BEVERLY John (2004), *Testimonio : The Politics of Truth*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- BORIO Guido, POZZI Francesca & Giggi ROGGERO (2007), « *Conricerca* as Political Action », in M. Côté, R. J. F. Day & G. de Pauter (dir.), *Utopian Pedagogy*, Toronto, University of Toronto Press.
- BRUNKHORST Hauke (1998), « Demokratischer Experimentalismus », in Id. (ed.), *Demokratischer Experimentalismus : Politik in der komplexen Gesellschaft*, Francfort/Main, Suhrkamp.
- CEFAÏ Daniel (2016), « Publics, problèmes publics, arènes publiques... Que nous apprend le pragmatisme ? », in R. Badouard, C. Mabi & L. Monnoyer-Smith (dir.), *Questions de communication*, 30 (n° spécial « Arènes du débat public »), p. 25-64.
- CEFAÏ Daniel & Cédric TERZI (2012), « Présentation », in Id. (dir.), *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes*, Paris, Éditions de l'EHESS, (« Raisons pratiques », 22), p. 9-47.
- COHEN Joshua (1986), « An Epistemic Conception of Democracy », *Ethics*, 97 (1), p. 26-38.
- COLAU Ada & Adrià ALEMANY (2013), *Sí se puede*, Barcelona, Destino.
- DELLA PORTA Donatella (ed.) (2009), *Democracy in Social Movements*, Houndsmill, Palgrave.
- DELLA PORTA Donatella (2013), *Can Democracy Be Saved ? Participation, Deliberation and Social Movements*, New York, Wiley.
- DELLA PORTA Donatella (2017), « Progressive and Regressive Politics in Late Liberalism », in H. Geiselberger (ed.), *The Great Regression*, Cambridge, UK, Polity Press, p. 26-29.
- DEWEY John (1927/2010), *Le public et ses problèmes*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1934/2010), *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard.
- DEWEY John (1938/1993), *Logique : La théorie de l'enquête*, Paris, Presses universitaires de France.
- DEWEY John & James TUFTS (1932), *Ethics*, in *The Later Works, 1925-1953*, vol. 14, Carbondale, Southern Illinois University Press.

- DIAZ Paola (2012), « D'une vérité à l'autre sur les crimes du passé. Le cas de Chili », in D. Cefaï & C. Terzi (dir.), *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes*, Paris, Éditions de l'EHESS (« Raisons pratiques », 22), p. 321-350.
- FRASER Nancy (1992/2001), « Repenser la sphère publique : une contribution à la critique de la démocratie telle qu'elle existe réellement », *Hermès, La Revue*, 3 (31), p. 125-156.
- FRASER Nancy (2013), *Fortunes of Feminism*, Londres, Verso.
- FREGA Roberto (2010), « What Pragmatism Means by Public Reason », *Etica & Politica/Ethics & Politics*, 12 (1), p. 28-51.
- FREGA Roberto (2014), « Between Pragmatism and Critical Theory : Social Philosophy Today », *Human Studies*, 37 (1), p. 37-57.
- FREGA Roberto (2018), *Le projet démocratique*, Paris, Presses de la Sorbonne.
- FRICKER Miranda (2007), *Epistemic Injustice*, Oxford, Oxford University Press.
- GEISELBERGER Heinrich (ed) (2017), *L'âge de la régression. Pourquoi nous vivons un tournant historique*, Paris, Premier Parallèle.
- GHIS MALFILATRE Marie (2017a), « The Impossible Confinement of Nuclear Work : Professional and Family Experiences of Subcontracted Workers Exposed to Radioactivity », *Travail et emploi*, hors-série, 5, p. 103-125.
- GHIS MALFILATRE Marie (2017b), « La CGT face au problème de la sous-traitance nucléaire. Le cas de la mobilisation de Chinon (1987-1997) », *Sociologie du travail*, 59 (1). En ligne : journals.openedition.org/sdt/570.
- HABERMAS Jürgen (1962/1997), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot.
- HABERMAS Jürgen (1992/1997), *Droit et démocratie*, Paris, Gallimard.
- HAMPE Michael (2017), *John Dewey : Erfahrung und Natur*, Berlin et Boston, De Gruyter.
- HONNETH Axel (1998), « Democracy as Reflexive Cooperation : John Dewey and the Theory of Democracy Today », *Political Theory*, 26 (6), p. 763-783.
- HONNETH Axel (1998), « Between Proceduralism and Teleology : An Unresolved Conflict in Dewey's Moral Theory », *Transactions of the Charles S. Peirce Society*, 34 (3), p. 689-711.
- HONNETH Axel (2000), *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Éditions du Cerf.
- HONNETH Axel (2015), *Le droit de la liberté*, Paris, Gallimard.
- JAEGGI Rahel (2013), *Kritik von Lebensformen*, Berlin, Suhrkamp.
- JOHNSON Pauline (2018), « Feminism as Critique in a Neoliberal Age : Debating Nancy Fraser », *Critical Horizons : A Journal of Philosophy and Social Theory*, 19 (1), p. 1-19.
- LACLAU Ernesto (2005), *On Populist Reason*, Londres et New York, Verso Books.
- MAECKELBERGH Marianne (2009), *The Will of the Many : How the Alterglobalisation Movement is Changing the Face of Democracy*, Londres & New York, Pluto Press.

- MEAD George Herbert (1934/2006), *L'esprit, le soi et la société*, traduction et introduction D. Cefaï et L. Quéré, Paris, Presses universitaires de France.
- MEDINA José (2012), *The Epistemology of Resistance*, Oxford, Oxford University Press.
- PAPPAS Gregory (2008), *John Dewey's Ethics : Democracy as Experience*, Bloomington, Indiana University Press.
- ROGGERO Gigi (2011), *The Production of Living Knowledge : The Crisis of the University and the Transformation of Labor in Europe and North America*, Philadelphie, Temple University Press.
- SANTARELLI Matteo & Justo SERRANO ZAMORA (article en préparation), « Populism or Pragmatism : Two Ways of Understanding Political Articulation ».
- SEIGFRIED Charlene H. (1996), *Pragmatism and Feminism : Reweaving the Social Fabric*, Chicago, University of Chicago Press.
- SERRANO ZAMORA Justo (2015), « La réappropriation de la démocratie : vers de nouvelles formes de participation politique », *Participations*, 13 (3), p. 205-218.
- SERRANO ZAMORA Justo (2017), « La lógica de la movilización. Una aproximación a los movimientos por la emancipación desde John Dewey », in Gianfranco Casuso & Justo Serrano Zamora (dir.), *Las armas de la crítica*, Barcelona, Anthropos, p. 113-142.
- SERRANO ZAMORA Justo (2018), *Reconstructing Democratic Practice : Rethinking Social Struggle's Political Contribution at the Crossroads of Critical Theory and Pragmatism*, Thèse de doctorat, Université Johann Wolfgang Goethe, Francfort-sur-le-Main.
- SUAREZ Maka (2014), « Movimientos sociales y buen vivir : Ecuatorianos en la lucha por la vivienda en la plataforma de afectados por la hipoteca (PAH) », *Revista de Antropología Experimental*, 14 (6), p. 71-89.
- SMITH Kimberly (1998), « Storytelling, Sympathy and Moral Judgment in American Abolitionism », *Journal of Political Philosophy*, 6 (4), p. 356-377.
- TAYLOR Charles (2016), *The Language Animal*, Cambridge (Mass.), Londres, Harvard University Press.
- TILLY Charles & Lesley J. WOOD (2016), *Social Movements 1768-2012*, Londres et New York, Routledge.
- TULLY Uames (1995), *Strange Multiplicity : Constitutionalism in an Age of Diversity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- WAGNER Peter (2016), *Sauver le progrès. Comment rendre l'avenir à nouveau désirable*, Paris, La Découverte.
- YOUNG Iris Marion (2001), *Inclusion and Democracy*, Oxford, Oxford University Press.

NOTES

1 Une autre source de réflexion qui revendique l'héritage de Dewey et développe, dans le cadre d'une « épistémologie de la démocratie », une réflexion sur les expérimentations des mouvements sociaux et leur contribution au progrès moral est celle d'Elizabeth Anderson (2006 et 2014). Voir aussi le texte de synthèse de Hauke Brunkhorst (1998).

2 Joshua Cohen (1986) parle de « conception épistémique de la démocratie », José Medina (2012) d'une « épistémologie de la résistance » et Miranda Fricker (2007) de « justice épistémique ».

3 Sur des formes d'exclusion « formelles » et « informelles », « externes » et « internes » voir Wagner (2016) et Young (2001).

4 Pour une autre tentative de combiner pragmatisme et théorie critique, cf Frega (2014 et 2018).

5 La distinction entre des mouvements directement concernés par des questions politiques (suffrage universel, participation politique, égalité politique, etc.) et ceux qui sont concernés par d'autres questions (droit au logement, justice économique, droits sociaux, écologie, etc), mais qui, indirectement, peuvent avoir une influence sur les formes de pratiquer la politique, se rencontre chez Tilly & Wood (2016).

6 Puisqu'il s'agit pour nombre de mouvements sociaux de promouvoir des rapports sociaux plus justes ou moins injustes, nous parlerons de « justice » pour nous référer à cette dimension normative des problèmes sociaux.

7 Tel est le cas quand on défend que l'inclusion formelle ou informelle d'un groupe dans la vie politique n'est pas seulement liée à la reconnaissance d'un « droit politique », mais aussi à la capacité d'identifier et de résoudre certains problèmes sociaux.

8 Ces questions sont à la base du projet de recherche franco-allemand *Demofutures* auquel l'auteur participe.

9 *La Logique* de Dewey fournit un modèle de pensée intelligente, ou comme dirait Theodor W. Adorno (1958/2010), elle donne des repères normatifs pour évaluer la capacité collective de corriger les pathologies cognitives de la sphère publique.

10 Cette dimension du rapport entre Dewey et Adorno est signalée par Michael Hampe (2017).

11 Une situation qui devient problématique est donc déjà un effet du processus de recherche. Inversement, « voir qu'une situation requiert une enquête est la première étape d'une enquête » (Dewey, 1938/1993 : 111). Cela signifie

également que la façon dont un problème est conçu détermine les solutions possibles et leur nature. Par conséquent, nous construisons les problèmes et leur solution. Nous ne les trouvons pas quelque part, mais nous les *fabriquons*. Par ailleurs, Dewey insiste sur le caractère objectif des problèmes : ils découlent de la réalité. Nous ne posons pas les problèmes, mais les problèmes se posent à nous. « C'est la *situation* qui présente ces caractéristiques. *Nous* doutons parce que la situation est intrinsèquement douteuse. » (*Ibid.* : 109). Mais si ce sont les aspects de la réalité qui deviennent problématiques, alors nous ne pouvons pas être libres de les problématiser – ou, dans une tournure de phrase révélatrice, « d'en faire un problème » (*to make them into a problem*) ou pas. Nous n'*inventons* pas les problèmes, mais nous y *réagissons* (Jaeggi, 2013 : 141). On rencontre en France une position similaire, bien que non rapportée directement à la théorie critique, dans le texte de Cefaï & Terzi (2012) sur l'expérience des problèmes publics.

12 « La mise en œuvre de pratiques épistémiques est un élément commun à tous les mouvements sociaux. Ces pratiques peuvent être plus ou moins innovatrices, plus ou moins formalisées, plus ou moins méthodologiquement réfléchies. Dans le cas de nos trois exemples, il s'agit de pratiques qui ont fait l'objet d'une réflexion ouverte et collective de la part des membres du mouvement social. »

13 Sur ce point, je rejoins la compréhension pragmatiste de la raison publique, développée par Mead ou Dewey, fondée sur une conception de la rationalité comme enquête et expérimentation que développent également Roberto Frega (2010 et 2018) ou Cefaï (2016), à la différence de celles de Rawls ou de Habermas.